

session de son intelligence, le catholique moderne peut donc, sous les voûtes de nos vieilles cathédrales, chanter encore avec émotion et piété le premier article du *credo* de nos pères :

Credo in unum Deum.

CHAPITRE III

L'ÂME HUMAINE DEVANT LES SCIENCES PHYSICO-BIOLOGIQUES

Tous les efforts des rationalistes contemporains, nous l'avons vu, restent donc impuissants, pour chasser du domaine de la pensée l'hypothèse d'un Dieu créateur et organisateur du monde.

Le savant, le philosophe, l'humble ouvrier, le petit enfant peuvent encore ouvrir leur cœur à ces mystérieux et profonds désirs d'infini et d'éternité qui les tourmentent et confondent leur âme dans la même adoration.

Mais ces désirs d'infini, d'éternité ne sont-ils pas chimériques et sans objet? Ne

sommes-nous pas désespérément rivés à la matière et destinés tôt ou tard, après la dissolution de notre personnalité, à nous confondre avec la poussière cosmique?

La perspective d'une vie future n'est-elle pas le fruit de l'imagination des poètes ou bien l'illusion des âmes simples et naïves?

Est-il au monde une question dont l'intérêt soit plus aigu? Il devrait suffire d'en poser les termes pour secouer l'étrange indifférence dans laquelle se complait l'immense majorité des hommes.

Et cependant, combien sont rares, même parmi les esprits cultivés, ceux qui daignent prendre sur leurs occupations professionnelles ou sur leurs plaisirs quelques instants de chaque jour pour étudier et méditer ces inéluctables problèmes (1)!

(1) Jouffroy, dans la première leçon du cours moral professé à la Faculté des lettres de 1830 à 1831, soulignait déjà cet état d'esprit. Étudiant le problème de la doctrine humaine, il disait :

« En effet, en jetant les yeux sur la société qui nous en-

Si vous voulez connaître, l'objet habituel des pensées de ceux qui vivent, travaillent et étudient autour de vous, faites une enquête psychologique méthodique, et vous serez stupéfaits d'apprendre que la réflexion

tourne, qu'y voyons-nous? Où sont les hommes préoccupés du grand problème de la destinée humaine, les hommes que ce problème tourmente, les hommes que ce problème agite et élève, les hommes à qui ce problème prend une de leurs pensées et dérobe une des minutes de leur temps? Assurément, si chacun de nous connaît quelques-uns de ces hommes, chacun de nous sent aussi qu'ils sont en petit nombre et que ce n'est point de pareils éléments qu'est composée cette foule qui nous environne. A voir le spectacle qu'elle nous présente, et ces milliers d'êtres qui vivent au jour le jour, poursuivant les objets divers de leurs passions, très contents quand ils les ont atteints, très désappointés quand ils leur ont échappé, mais, heureux ou trompés, se prenant le lendemain d'ambitions toujours nouvelles, de désirs toujours renaissants, et poursuivant intrépidement leur rôle sans songer jamais à se demander le sens de cette pièce qui leur donne tant de mal, et dans laquelle ils figurent sans savoir pourquoi; à voir, dis-je, cette réalité de la vie humaine, on croirait que le privilège de comprendre que nous avons une destinée appartient bien moins à l'humanité qu'à la philosophie, et que, si c'est là le fait qui distingue l'homme de l'animal, ce n'est guère que par exception qu'il prend le rang supérieur qui lui a été assigné. »

personnelle ne s'exerce que bien rarement sur les questions fondamentales de la métaphysique.

Rien n'est plus instructif et plus triste à cet égard que la fréquentation des milieux médicaux. Pendant mes huit années d'études médicales, j'ai toujours été douloureusement frappé de la mentalité des étudiants au milieu desquels je vivais.

Nulle part ailleurs que dans les amphithéâtres et les salles d'hôpitaux ne se pose avec une aussi sombre crudité le problème métaphysique de la vie et de la mort, mais nulle part aussi l'indifférence n'atteint un tel degré.

Catholiques pratiquants, mais routiniers, spiritualistes théoriques, matérialistes conscients ou inconscients, sceptiques légers et superficiels, tous vivent dans la même inertie.

On peut vivre des années dans les salles de dissection où, armés de fins scalpels et la

face pendant des heures entières presque en contact avec le cadavre qu'ils étudient, des centaines de jeunes gens intelligents, poursuivent avec une patience étonnante les ramifications nerveuses les plus ténues, les vaisseaux les plus délicats sans que peut-être le problème métaphysique de la vie ne surgisse verbalement une seule fois (1).

(1) Un pareil état d'esprit condamne l'enseignement philosophique tel qu'il est donné dans les classes. Combien de professeurs ne font leur cours qu'en vue de l'examen qui doit couronner les études secondaires. Sans doute, il n'est pas négligeable d'être suffisamment préparé pour être en état de répondre à tous les articles du programme ! Mais c'est là pur mécanisme, pur jeu de mémoire, et je comprends qu'enseignée de la sorte la philosophie soit complètement dépourvue d'intérêt pour les élèves. Et à dire vrai, dans l'immense majorité des cas, l'enseignement philosophique classique ne laisse aucune empreinte sur l'âme des jeunes gens.

Et cependant est-il une période de la vie où l'esprit soit plus susceptible de se passionner pour la recherche de la vérité ? Les ardeurs généreuses de cet âge étouffent en général les semences du scepticisme et sont éminemment favorables à l'éclosion des sentiments les plus désintéressés. Dans ces conditions, semble-t-il, rien ne devrait être plus

Même attitude dans les salles d'hôpitaux. On tourne et retourne les malades, on percute les moribonds, le doigt fixé sur le pouls, chronomètre en main, on attend impassiblement le moment suprême où la vie cessera de battre dans l'artère, on colle son oreille sur les lèvres entr'ouvertes et violacées de celui qui agonise pour tâcher de surprendre le dernier râle, le dernier sanglot de vie qui s'échappe de sa poitrine, puis on disserte ensuite à perte de vue, et avec juste raison, sur les causes fâcheuses ou éloignées de la mort, mais là s'arrêtent les pré-

facile pour le professeur que de creuser très profondément son sillon dans l'âme de son jeune auditoire. Les collègues religieux, les séminaires devraient attacher une importance considérable à cet ordre d'enseignement et ne confier leur chaire qu'à des professeurs réellement compétents en la matière. De nombreux prêtres l'ont compris et s'efforcent de prendre leur grade universitaire : on ne peut que les en louer, car franchement l'enseignement philosophique, même chez les Pères jésuites, se réclamait des vieilles méthodes qui n'avaient plus cours sur le marché universitaire. Sans doute saint Thomas est un merveilleux génie, mais nous ne sommes plus au moyen âge et ne nous en plaignons pas. »

occupations de tous. Je ne parle pas de l'enseignement officiel, qui, lui, doit rester strictement médical, mais des entretiens et des conversations sans fin qui s'échangent entre petits groupes d'étudiants, soit autour du lit du moribond, soit autour de la table d'amphithéâtre.

C'est alors que bon gré, mal gré, vous reviennent à l'esprit ces fortes lignes de Pascal :

« L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment, pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet... Et c'est pourquoi entre ceux qui n'en sont pas

persuadés, je fais une extrême différence de ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser. Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leurs principales et leurs plus sérieuses obligations. Mais, pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi (1). »

Il n'est cependant pas niable que certains esprits, imbus des théories matérialistes, font depuis vingt ans surtout de persévérants

(1) PASCAL, édit. Havet, p. 134 et suiv.

efforts pour remuer l'opinion. Nous ne serions même pas éloigné de croire qu'il serait difficile de trouver dans l'histoire de la pensée une période où la propagande matérialiste fut aussi active et aussi hardie que de nos jours.

Sans doute l'unité de la pensée philosophique ne fut à aucune époque réalisée, même au moyen âge, et de tout temps le spiritualisme a trouvé pour le combattre de rudes adversaires. Il ralliait néanmoins l'élite des penseurs et pouvait encore compter sur l'adhésion des foules.

Il fallut l'avènement pour ainsi dire brusque des sciences naturelles et les progrès incessants des sciences physico-chimiques, psychologiques et biologiques pour changer l'état des esprits, et porter le trouble dans des légions d'âmes.

*
* *

Tous les matérialistes, depuis Démocrite jusqu'à La Mettrie (1), enseignaient bien que tous les corps vivants ne différaient pas des corps bruts et qu'en dernière analyse, les lois de la mécanique suffisaient amplement à expliquer leur vie intime.

On ne peut, disaient-ils, se faire aucune idée du principe métaphysique de la vie; nous sommes donc en droit de le supprimer puisque, au surplus, le mouvement et ses transformations suffisent à tout expliquer.

Mais cette théorie physique et mécanique de l'être vivant était encore trop abstraite et insuffisamment tangible pour faire de nombreux adeptes.

Aussi combien plus démonstratif et plus évident parut l'enseignement de Broussais,

(1) La Mettrie avait défini l'homme : « Une horloge qui a pour ressort le chyle frais fourni par la nourriture. »

de Cabanis, de Moleschott, de Büchner et de leurs disciples!

La discussion ne s'étayera plus désormais sur des principes plus ou moins abstraits, sur des entités insaisissables, mais s'appuiera sur des faits tangibles, visibles et indiscutables.

Sous l'action du microscope, de l'analyse chimique, du scalpel, des expérimentations de laboratoire, la vie se laissait enfin saisir et comprendre.

Non seulement l'anatomiste, scrutant les dernières profondeurs du cerveau, n'avait point trouvé dans une glande pinéale quelconque l'âme chère aux spiritualistes, mais les chimistes avaient pu démontrer, balance en main, que tous les éléments constitutifs sont les mêmes éléments chimiques que ceux que l'analyse décèle dans les corps de la nature.

Et, lorsque les composés organiques, propres à la vie, semblait-il, tels que l'urée,

l'alcool et tant d'autres composés, furent enfin reproduits artificiellement par synthèse, l'allégresse éclata dans le camp matérialiste et les plus grandes espérances furent entrevues.

La surprise et l'étonnement ne furent pas moindres dans le camp des biologistes. Quand il fut démontré que le cerveau était bien l'organe indispensable de la pensée, ils crurent de très bonne foi que l'âme des spiritualistes avait vécu et qu'elle aurait désormais sa place au musée des antiques. Et alors retentit la formule fameuse :

« La pensée est une sécrétion du cerveau », qui fut précisée en ces termes par Vogt (1) :

« Il y a le même rapport entre la pensée et le cerveau qu'entre la bile et le foie ou l'urine et les reins. »

(1) Vogt avait déjà dit : « Toutes les propriétés que nous désignons sous le nom d'activité de l'âme ne sont que des fonctions de l'activité cérébrale. »

Ces déclarations brutales ne laissèrent pas de soulever de violentes et précises objections. Les matérialistes furent sommés de montrer cette sécrétion, car enfin une sécrétion doit être, par définition, visible, tangible, pondérable ou tout au moins décelable par l'analyse chimique. C'est alors que Moleschott, pour couper court à toute difficulté, suggéra à Büchner cette nouvelle et définitive formule :

« La pensée est un mouvement du cerveau. » Des protestations éloquentes s'élevèrent alors de tous les groupes spiritualistes et les chaires de philosophie flétrirent dans une langue académique les affirmations outrecuidantes d'une certaine science. Mais le spiritualisme, malgré sa situation officielle, n'eut plus l'influence nécessaire pour barrer la route aux idées nouvelles. Son dédain des faits acheva, du reste, de le discréditer aux yeux des savants de la nouvelle école, et en proclamant que « rien

n'est méprisable comme les faits », Cousin prononçait son arrêt de mort.

Mais pendant ce temps la science marchait de conquête en conquête, et les matérialistes, dans leur ardeur de néophytes, supprimant d'un trait de plume toute la psychologie, étaient suspendus aux lèvres des physiologistes et des anatomistes.

L'anatomie comparée, sous l'impulsion des doctrines transformistes, était étudiée jusque dans ses moindres détails. Il fut démontré par l'étude de tous les cerveaux du règne animal que le cerveau de l'homme, toutes proportions gardées, était notablement plus développé et plus lourd que le cerveau du singe (1).

(1) On admet, d'après Broca, que le poids moyen du cerveau est de 1,325 grammes pour l'homme et 1,142 pour la femme.

Le poids et le volume du cerveau augmentent au fur et à mesure que l'on s'élève dans la série animale. On admet généralement que ce poids égale le 1/36 du poids du corps

Que fallait-il de plus pour faire pressentir que l'incontestable supériorité de l'homme était uniquement liée au développement de la nature cérébrale ?

dans les races humaines, le 1/68 chez les anthropoïdes, le 1/186 chez les mammifères inférieurs aux primates, le 5/212 chez les oiseaux, le 1/1321 chez les reptiles et le 1/5668 chez les poissons.

Le poids moyen du cerveau chez les gorilles est de 425 grammes, de 384 chez les chimpanzés, de 352 chez les orangs. (*Bull. d'Anth.*, oct. 1881, p. 695.)

Pour démontrer que le degré de l'intelligence de l'homme était en rapport avec le poids du cerveau, on fit de nombreuses pesées. La liste de trente-quatre sujets d'élite, dressée par Broca, donne un excédent de 160 grammes sur le poids du cerveau ordinaire. Voici quelques-uns de ces poids :

Tourgueneff.....	2,012	grammes
Cuvier.....	1,830	—
Schiller.....	1,785	—
Dhorny.....	1,520	—
Agassiz.....	1,511	—
Broca.....	1,484	—
Dupuytren.....	1,456	—

Il faut, néanmoins, ne pas oublier que des personnes d'une intelligence très ordinaire ont eu un cerveau relativement énorme : 1,800 grammes (Peacock), 1,900 grammes (Morris).

D'autres, au contraire, tels que celui de l'anatomiste

Les sciences médicales vinrent à leur tour apporter leur précieux contingent d'observations. Elles prouvèrent que toute perturbation grave du cerveau entraîne fatalement une perturbation parallèle des facultés intellectuelles de l'homme.

« Que le sang cesse d'arriver à l'encéphale, dit le professeur matérialiste Debieuvre, toute conscience s'éteint. Prive-t-on le système nerveux d'oxygène, l'esprit ne tarde pas à sombrer; le sang n'arrose-t-il plus les champs cérébraux, l'âme disparaît aussitôt avec une soudaineté extraordinaire (1). »

L'étude des idiots, des microcéphales mit en vedette la corrélation évidente entre le

Tiedemann ne pesait que 1,254 grammes; celui de Gabetta était encore plus petit et n'excédait pas 1,246 grammes. Aussi Broca a-t-il pu dire avec raison : « Il ne peut venir dans la pensée d'un homme éclairé de mesurer l'intelligence en mesurant l'encéphale. »

(1) Charles DEBIEVRE, *La moelle épinière et l'encéphale*, p. 398.

développement du cerveau et le développement de l'intelligence.

La physiologie cérébrale, jusqu'alors si mystérieuse, laissa surprendre ses secrets, et les découvertes de Frisch et Hitzig ouvrirent la voie à la doctrine fondamentale des localisations cérébrales. Les centres moteurs furent successivement découverts et bientôt il fallut reconnaître que les hémisphères cérébraux servaient non seulement à la motilité, mais présidaient encore à la sensibilité.

Et tous ces faits furent vérifiés par la clinique médicale et chirurgicale. Une couronne de trépan, appliquée au niveau des centres moteurs irrités, guérit, comme par enchantement, des contractures, des épilepsies partielles, des paralysies jadis incurables. Mais combien parut plus intéressante, au point de vue philosophique, la découverte du centre du langage!

Précisée d'abord par Broca, dans le pied

de la troisième circonvolution frontale gauche, elle fut l'objet d'ardentes recherches. Kusmaul, Vernicke, Charcot, Dejerine, etc., reconnurent que cette faculté du langage est fort complexe, et qu'elle relève de fonctions cérébrales distinctes, ayant des organes spéciaux de production. Et alors furent localisés :

Le centre de la mémoire auditive verbale, le centre de la mémoire visuelle des mots, et le centre de la mémoire des mouvements de l'écriture.

La pathologie corrobora tous ces travaux, en montrant, entre autres, qu'une lésion sur la circonvolution de Broca entraînait l'aphasie, c'est-à-dire la perte de la parole.

Ce siège organique d'une faculté de l'âme, pour ceux qui faisaient du langage une faculté, parut à première vue gros de conséquences.

Entrés dans cette voie, certains savants

rivalisèrent de zèle, et se hâtèrent de tirer des conclusions de faits encore à peine déterminés.

Les rapports du physique et du moral, ou plutôt du physique et du psychique, furent serrés de plus près. Désormais convaincus que non seulement la sensation, mais encore la pensée et la volition, ne sont qu'une résultante de la vie nerveuse, la certitude du matérialisme leur sembla indiscutable. Écoutez le professeur Debierre :

« Dans la mentalité, fonction du cerveau, comme dans la contractilité, fonction du muscle, l'origine de la force qui se dégage ici sous forme d'intelligence, là sous forme de travail mécanique, est dans les combustions chimiques interstitielles. Et si la vie psychique est soumise, à ce point, aux actions physico-chimiques, ne s'ensuit-il pas que les phénomènes psychiques sont, eux aussi, d'ordre physico-chimique, « au même titre que la lueur de la lampe, ou la force

électromotrice d'un couple voltaïque » (1).

Une nouvelle science, la psycho-physiologie (2), grandit alors sous l'influence de cette idée. Des laboratoires spéciaux furent fondés, et le physiologiste allemand Wundt publia ses importants *Éléments de psycho-physiologie*, pour démontrer l'identité du physique et du psychisme.

A sa suite le docteur Herten entra en

(1) DERIERRE, *loc. cit.*, p. 399.

(2) La psycho-physiologie fut précédée par la psycho-physique. Le nom de Fechner est lié à la psycho-physique. Ce dernier, « parti d'une loi découverte par Weber et d'après laquelle, étant donnée une certaine excitation provoquant une certaine sensation, la quantité d'excitation qu'il faut ajouter à la première pour que la conscience s'aperçoive d'un changement serait dans un rapport constant avec elle. » On trouvera dans les *Essais sur les données immédiates de la conscience*, de Henri BERGSON, p. 45 à 54, une très pénétrante critique de la psycho-physique (1889).

Sur la même question voir : article de Jules TANNERY, *Revue scientifique*, 13 mars et 24 avril 1875. — DELBOEUF, *La loi psycho-physique* (*Rev. Philos.*, 1878). — L. LIARD, *La science positive et la métaphysique* (1879). — BAIN, *L'esprit et le corps*. — H. MAUDSLEY, *La physiologie de l'esprit*. — W. WUNDT, *Psychologie physiologique*, traduction Rouvier (Paris, 1886).

lice avec son volume : *Le cerveau et l'activité cérébrale*, et tenta de fournir et de préciser l'explication de la pensée, par le mécanisme cérébral.

L'outillage de la psychométrie se perfectionna, et pour mesurer l'intensité sensorielle, les photoptomètres, les audiomètres, les pupillomètres, les dynamomètres, etc., virent le jour.

Les philosophes peu familiarisés avec les sciences se perdent aujourd'hui dans les détails de la nouvelle terminologie psychologique, car désormais, en psychologie, il n'est plus question que de réflexes, de neurones, d'hérédité, d'évolution, de centres psychiques, de centres idéologiques, de centres idéophores, de mouvements intracérébraux, de conflits d'influx, de volitions idéo-motrices, de phosphorescence intermittente, etc., etc.

Des physiologistes ne craignent pas d'écrire que la pensée n'est qu' « un conflit

neuro-dynamique, et que la conscience se réduit « à un choc nerveux ».

Et, du reste, quels que soient les raffinements de la doctrine matérialiste de la vie et de la pensée, il faut toujours en revenir au même point.

En vain, M. Le Dantec, le plus brillant champion du matérialisme contemporain, avec une ingéniosité sans égale et une compétence biologique indiscutable, multiplie-t-il ses subtilités; il n'apparaît pas, en dernière analyse, qu'il diffère sensiblement de Cabanis et de Broussais.

Cependant, répondit-il à l'abbé Jozon (1) : « En me prêtant cette vieille absurdité de la pensée sécrétée par le cerveau, vous vous imaginez découvrir en quelques minutes, dans ma croyance scientifique, une énormité scientifique qui m'aurait échappé depuis vingt ans. »

(1) *Le Conflit.*

Pure question de forme! car là où Cabanis, insuffisamment informé par une physiologie encore voilée de ténèbres, voyait une sécrétion, M. Le Dantec, riche des progrès de la science, voit un phénomène d'ordre chimique. L'interprétation du problème est différente, il est vrai, mais la solution de même nature.

« Pour moi, dit, en effet, M. Le Dantec, qui n'ai jamais vu une âme agir sans corps, qui n'ai jamais vu un corps mourir sans une modification appréciable, sans une destruction de mécanisme, je crois que la vie résulte de la structure matérielle du corps et, comme la pensée est inhérente à la vie, je me dis que la pensée résulte du fonctionnement du corps vivant. Une lésion matérielle arrête la pensée, donc la pensée ne doit pas avoir une essence différente de la matière. Bien plus, nous avons des poisons de la pensée : l'alcool agit sur notre subjectivité et la modifie complètement; je ne vois pas comment